

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre **XX** : « *Les tranchées au Bois* ».

Voici le mercredi 19 août, jour de terrible tension, d'extrême anxiété. Une menace plane sur la ville ; l'atmosphère est chargée de sinistres présages, tout le monde est accablé. Il règne un silence presque surnaturel. Le soleil resplendit sur les façades blanches. Un à un, les drapeaux belges rentrent dans les demeures et les volets se ferment sur les croisées.

L'État-major belge s'est retiré de Louvain sur Malines. Toute la journée, de longues files de paysans, en voiture et à pied, arrivent en ville, venant de l'est, un fleuve de figures hébétées, patientes, tristes, fuyant devant l'avance allemande.

Un avocat qui s'était sauvé avec sa famille de Francorchamps, près de Malmédy, vint à la Légation voir de Leval et lui raconta les horreurs qui se commettaient dans le Luxembourg (*) : villages brûlés, paysans fusillés, massacres outrages inexprimables. Un détachement de cavalerie belge passa rue de Trèves : hommes fatigués, hagards, aux figures souillées, à

l'uniforme gris de poussière, vrai tableau de Dataille dans ce vieux quartier Léopold !

Et cependant l'on remarquait ce phénomène qui frappe toujours en temps de crise, la tendance qu'a la vie à poursuivre son cours normal. Ce matin-là, ma femme et moi avec Madame Carton de Wiart, femme du ministre de la Justice, voir les cuisines que l'Administration scolaire de Bruxelles entretenait pour procurer la soupe aux enfants pauvres.

Madame Carton de Wiart n'était point partie pour Anvers avec son mari ; elle était restée avec ses enfants au ministère, rue de la Loi, et se dévouait comme toujours à des oeuvres de charité.



Nous allâmes à une « soupe » dans le quartier pauvre près du quai au Bois-à-Brûler ; les enfants entrèrent, nous saluèrent en passant et s'assirent aux longues tables basses pour manger leur soupe

et leurs petits pains. Il y avait là tout le pathétique de l'enfance pauvre ; deux petites filles s'étaient battues et la vaincue se tenait appuyée au mur, se cachant la figure et sanglotant amèrement ; ses compagnes, avec le stoïcisme sauvage des enfants, ne faisaient nulle attention à son chagrin.

Quand je rentrai à la Légation, je trouvai Villalobar, très grave, apportant la nouvelle que les Allemands étaient tout proches. Il était à peine parti que Sir Francis Villiers vint me remettre officiellement sa Légation. Il conservait le calme britannique, ce gentleman dont les cheveux avaient blanchi au service de son Roi.

A *“frightful bore !”* (un terrible ennui) fut tout son commentaire au déménagement imminent.

Il y avait peu de chose à faire, puisque ses archives étaient déjà en ma possession. Nous discutâmes les derniers détails, décidant qu'entre nous un procès-verbal n'était pas nécessaire.

- *Je vais déjeuner – dit-il –, et partirai pour Anvers en automobile cet après-midi.*

Il n'y avait rien de plus à dire. Je regrettais son départ. Nous étions de bons amis ; quand j'étais nouveau à mon poste, Sir Francis avait eu pour moi maintes attentions délicates et m'avait rendu maint service. J'avais appris à l'aimer ainsi que toute sa famille. Sir Francis se leva, me tendit la main.

- *J'espère que ce n'est qu'au revoir – dit-il.*

Nous nous serrâmes la main, et il partit.

Après lui vinrent Mc Cutcheon et Cobb et avec eux Will Irwin, le dernier arrivé des journalistes ; ils avaient hâte de se rendre au front.

- *Attendez quelques heures – leur dis-je – et le front viendra à vous.*

Mais, impatients, ils partirent pour Louvain, promettant revenir dîner le soir.

Nous étions soucieux au déjeuner, mais tâchions de le cacher aux mères. Je ne pouvais chasser de ma pensée ces gardes civiques et leurs petites tranchées à l'avenue Louise, à l'avenue de Tervueren.

Villalobar vint à 3 heures et je lui en parlay ; il fallait tenter quelque chose. Nous nous rendîmes au ministère de la Guerre quitté par le baron de Broqueville et occupé par le lieutenant général Cloutens, commandant de la garde civique, un gouverneur militaire ou, en tout cas, la seule autorité militaire dans la ville.

Nous fûmes reçus immédiatement ; il se tenait dans le cabinet de M. Broqueville, devant son bureau, et avait auprès de lui un aide. Il nous reçut debout et nous restâmes debout pendant toute l'entrevue. Le général était grand, la peau bronzée, la moustache forte ; sa capote, son képi, son épée l'attendaient sur un divan ; son aide tournait avec sollicitude autour de lui.

Nous lui dûmes que nous venions lui présenter nos respects ; il s'inclina comme un soldat et remercia d'une voix grave. Aussi délicatement que

possible, nous abordâmes la question de la défense de la ville, cherchant à lui conseiller de ne rien tenter avec les ressources dont il disposait.

- *J'ai bien peu d'hommes pour la défense de la ville* – dit-il finalement.

Nous saîmes l'occasion pour lui rappeler que, comme ville ouverte, Bruxelles ne pouvait, suivant les lois de la guerre, être bombardée que si l'on tentait une défense.

Mais le général se redressa : il avait ses ordres et il ferait son devoir jusqu'au bout.

Après avoir quitté le général, nous discutâmes à nouveau un instant dans l'auto, rue de la Loi, et décidâmes d'aller voir M. Max, le bourgmestre ; c'était un homme hautement intelligent, raisonnable, et nous placions en lui notre dernier espoir.

- *La situation est extrêmement grave !* – dit-il d'un ton qui s'accordait avec les événements.

Il nous dit que les Allemands marchaient sur la ville et qu'on avait résolu de la défendre. Nous lui demandâmes avec quoi on comptait la défendre, et il répondit :

- *Avec la garde civique.*

Je me permis de lui montrer la futilité d'une telle entreprise, disant que comme ville ouverte Bruxelles était à l'abri des assauts et des bombardements d'après les conventions et les règlements de la guerre, mais qu'un seul coup de

feu tiré pour la défendre lui ferait perdre cet avantage et que la garde civique étant totalement insuffisante; il en résulterait un sacrifice de vies, non seulement dans la garde, mais parmi les autres citoyens, et la destruction des beaux monuments de la ville. Le marquis joignit ses arguments aux miens et nous insistâmes autant que possible, parlant l'un après l'autre et parfois, je le crains, tous deux à la fois. M. Max écoutait avec sympathie, acquiesçant à tout ce que nous disions; il savait ces choses aussi bien que nous, mais il soupira, haussa les épaules et leva les deux mains dans un geste de désespoir.

- *C'est une question d'honneur* – dit-il.

Mes espérances faiblirent, mais nous répétâmes nos arguments. Je le priai de considérer que Bruxelles, comme toutes les belles villes historiques, faisait partie du patrimoine de la civilisation, je parlai de ses oeuvres d'art et de tous ceux qui, en Europe ou en Amérique, les avaient vues ou espéraient les voir. Nous défendions, dans un certain sens, les intérêts de l'Humanité. Je sentais que ces mots le touchaient ; le marquis m'approuva, mais le bourgmestre, bien qu'écoutant toujours avec sympathie, dit :

- *Que voulez-vous que je fasse ?*

Nous insistâmes encore, mais il ne put pas nous donner l'assurance formelle qu'on suivrait nos conseils. On avait décidé de défendre la ville jusqu'aux boulevards intérieurs ; je souris en

pensant aux gardes civiques ; leur défense ne pourrait jamais s'étendre jusqu'aux boulevards qui entourent la vieille ville ; la Légation de Villalobar et la mienne étaient en dehors de ce cercle magique. J'y songeai et M. Max, visiblement, y songea en même temps, car il offrit de mettre à notre disposition des bâtiments situés à l'intérieur de cette ceinture.

- *Non, merci – répondis-je immédiatement –, je resterai dans ma Légation.*

- *Et moi aussi – dit Villalobar.*

Il n'y avait plus rien à dire, mais nous ne le quittâmes pas sans renouveler nos instances.

Le bourgmestre nous remercia et promit de réfléchir à nos paroles. Nous lui demandâmes s'il rentrait chez lui.

- *Non – dit-il –, je coucherai ici. Je ne quitterai pas mon Hôtel de Ville.*

Nous le quittâmes avec sympathie et admiration.

Nous lûmes dans les journaux du soir :

« La grande bataille semble commencée en Belgique. Rien n'est venu déranger les plans de l'État-major général, au point de vue stratégique. On nous certifie qu'aujourd'hui chacun est à sa place. Il faut faire confiance au Grand État-major que dirige le roi Albert. D'après les renseignements recueillis auprès d'officiers, l'opinion dans les hautes sphères est excellente et la confiance absolue. »

J'envoyai un câblogramme à Washington, disant mon refus de quitter la Légation et annonçant que les Allemands étaient juste à l'est de la ville. Et nous nous assîmes, attendant leur arrivée.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Les tranchées au Bois* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XX (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 55-59. D'après Brand Whitlock (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **21** (« *The trenches at the Bois* »), volume 1, pages 72-77, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2021.pdf>

Il est à noter que le chapitre 12 originel, « *The naïvetés of History* » (volume 1, pages 43-45), n'a pas du tout été traduit en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec

ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

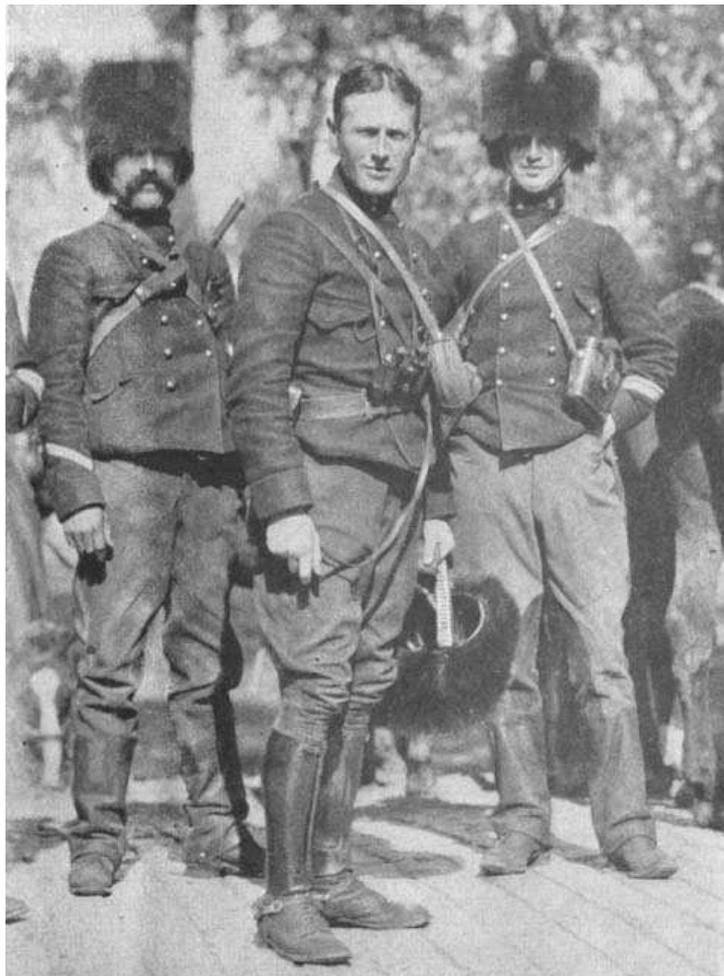
<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de Hugh GIBSON, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



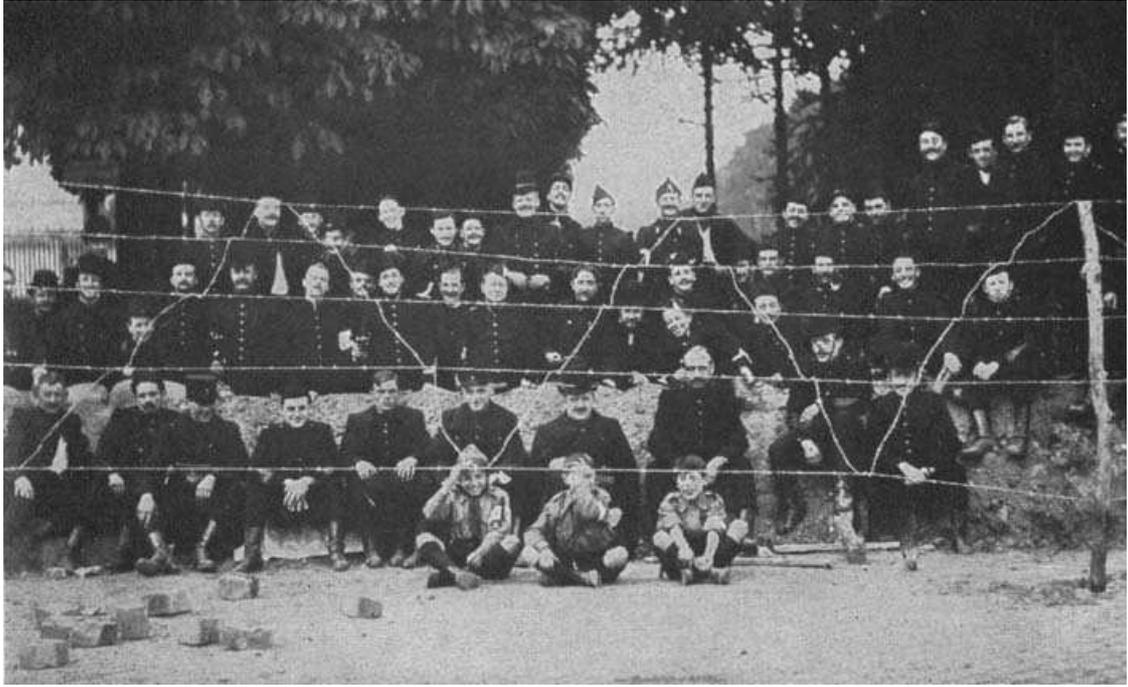
Types of Belgian cavalrymen



Types of Belgian cavalymen



The Garde Civique on the Avenue Louise in Brussels



The Garde Civique's idea of a barbed wire entanglement



Burgomaster Max